

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XXII — N° 3
DÉCEMBRE 1944

SOMMAIRE

| | |
|--|------------|
| Le Procès du Roman Historique : Lecture faite à l'Académie le 18 novembre 1944, par le Cte Carton de Wiart..... | 107 |
| Chronique : | |
| Mesures d'ordre | 127 |
| Le Bureau | 127 |
| La Commission administrative | 128 |
| Table des matières du tome XXII | 129 |

Le Procès du Roman Historique

(Lecture faite à l'Académie le 18 novembre 1944,
par le Cte CARTON DE WIART)

La parole est à l'accusation :

Messieurs. S'il incombe aux autorités publiques, dans tout État bien organisé, d'encourager et de protéger les belles-lettres, le même devoir les oblige à surveiller d'un œil vigilant les écrivains qui s'adonnent à la culture de l'esprit, afin de prévenir les écarts et de réprimer les abus auxquels les exposent l'ignorance ou la méconnaissance des lois fondamentales qui régissent la production littéraire. Dans ce secteur aussi, nous avons trop souffert des mensonges et des méfaits d'un individualisme sans frein pour ne pas saisir l'occasion de l'heureux choc en retour qui se manifeste dans le sens de l'ordre et de la discipline. Et le moment nous paraît favorable pour rappeler au respect des principes de leur noble métier les gens de lettres qui, les ayant oubliés ou trahis, se sont laissé entraîner à une dangereuse anarchie où risquent de sombrer le sens et le goût des œuvres de l'intelligence.

Rassurez-vous. Je ne succomberai pas au ridicule de confondre avec les canons nécessaires de la littérature toutes les exigences qu'il a plu à l'un ou l'autre régent du Parnasse ou à certains gendarmes de la critique d'ériger arbitrairement en consignes. Je ne songe point à ramener les Muses à l'école de Boileau ni à imposer aux dramaturges la règle des trois unités. D'aussi étroites rigueurs ont pu répondre au style d'une époque, tout comme les perruques

à marteaux ou l'étiquette des petits levers de Versailles. Nées avec le siècle de Louis XIV, elles ne devaient guère lui survivre... Je ne prétends pas interdire aux poètes de renouveler leur prosodie, de délaisser l'alexandrin pour le vers libre, de modifier, au gré de leur fantaisie, la coupe et le rythme de leurs odes et de leurs ballades et d'y répandre, selon leur humeur, un peu plus de clarté ou un peu plus d'hermétisme. Ce sont là de ces modes passagères auxquelles la littérature n'est pas moins sujette que ne peuvent l'être les habits et les parures, la peinture ou la musique. Toutefois il existe, pour ce qu'on appelle aujourd'hui la « chose littéraire », quelques principes essentiels et permanents qui ne supportent pas d'être violés. Et je tiens au premier rang de ces principes la séparation des genres que des maîtres comme Brunetière ont doctoralement formulée et, en particulier, la discrimination nécessaire entre l'histoire et le roman, deux genres qui sont nettement distincts et qu'il ne peut être permis de confondre.

C'est comme gardien de la Loi, au titre de mon office public, que je viens vous demander, à vous qui avez pour mission la défense et l'illustration de nos Lettres, de proscrire désormais le roman historique. A parler le langage du droit, c'est une action en bornage que j'introduis devant votre haute juridiction aux fins qu'il vous plaise interdire aux romanciers d'empiéter dorénavant sur le domaine de l'histoire.

Hélas ! le mal que je dénonce ne date pas de hier. Mais pour être invétéré, je veux espérer qu'il n'est pas incurable et l'heure est propice, encore un coup, pour tenter un tel redressement lorsque chacun comprend enfin les dangers du désordre et que nous avons l'impérieux devoir de réformer l'Etat et les mœurs.

C'est avec la Révolution française que ce dérèglement littéraire a commencé, comme tant d'autres ! C'est elle qui, en brisant tous les cadres sociaux, en abattant toutes les cloisons, en rompant toutes les digues, a préparé une confusion qui s'est aggravée jusqu'au gâchis. Sans doute, les siècles que nous qualifions d'ancien régime, avaient

vu des écrivains d'imagination, tels Honoré d'Urfé et La Calprenède chercher dans les fastes de l'histoire les figures de leurs récits. Mais, pas plus que ne l'avaient tenté avant eux les auteurs des romans de chevalerie, ils ne s'étaient avisés de vouloir faire revivre, par une représentation concrète, une époque et des mœurs périmées. Pour baptiser les héros de leurs fictions des noms d'Amadis des Gaules ou de Prince de Babylone, ils se bornaient à prêter à ces personnages illustres les sentiments et le langage du temps où ils écrivaient eux-mêmes. Dans la manière de ces romanciers, le passé n'était qu'une toile de fond sur laquelle ils projetaient la vie d'une société qui était la leur.

C'est avec Walter Scott que l'aberration du roman historique nous est venue des montagnes et des garigues d'Ecosse. C'est cet infatigable dénicheur d'archives, dont je ne méconnais certes point le talent, — mais le talent n'a jamais été une excuse suffisante, — qui, avec son *Waverley*, a sonné dès 1814 le branlebas de cet abordage. Pour lui, l'intrigue romanesque n'est plus qu'un prétexte à dépouiller le passé. Châteaubriand lui fit écho avec « *Le Dernier des Abencérages* », étant d'ailleurs bien préparé à accueillir cette formule hybride qu'il avait déjà entrevue dans sa pseudo-épopée en prose des *Martyrs*.

Cependant l'amas de chroniques romancées dévalant d'Edimbourg gagne de proche en proche. L'ethnographie, la paléographie, l'archéologie, le folklore sont mis à contribution pour pimenter ces romans d'un type nouveau dont la production ne s'arrête pas. Les rayons de nos vieilles bibliothèques de province gémissent encore sous le poids de cette avalanche. « La nation française est folle de Walter Scott », écrit Stendhal. C'est une fureur à laquelle nul n'échappe. L'école romantique peut y satisfaire à satiété son appétit du pittoresque, du tourmenté et de la couleur locale. Aussi ne s'arrête-t-elle point de retirer des armoires et des greniers les liasses de parchemins jaunis avec les vieux rouets, les morions, les rapières, les épinettes faussées et les brocarts élimés. C'est à qui composera son roman historique, depuis Alfred de Vigny et son *Cinq Mars* de

1826 jusqu'à Victor Hugo et sa *Notre-Dame de Paris* de 1831, jusqu'au Bibliophile Jacob et l'incontinence de sa production.

Du bon, de l'excellent et du pire... La secousse politique de 1830 ne fait qu'élargir le champ de cette épidémie. Elle déborde en Italie avec *Les Fiancés* de Manzoni. Au jeune royaume de Belgique, les symptômes de fièvre se multiplient, et voici, en rangs pressés, Moke, Joly, Jean-Baptiste Coomans, Saint-Genois, Henri Conscience qui s'ingénient à animer par leurs plumes de romanciers les faits et gestes des princes, des communiers et des Gueux que Leys, Dekeyser et Wappers évoquent à la même heure de leurs pinceaux et de leurs brosses sur leurs toiles et leurs fresques.

Cette grande marée connaît des arrêts et des retours. En France, on la croyait mourante. Elle renaît avec Mérimée et sa *Chronique du règne de Charles IX*. Flaubert y sacrifie avec *Salambô*, plus tard Anatole France avec *Thaïs* et *Les Dieux ont soif*. Dans l'intervalle, le chassé-croisé des genres est tel que les Goncourt déclarent sans sourciller : « L'histoire est un roman qui a été; le roman est de l'histoire qui aurait pu être. » ⁽¹⁾

Qui donc échappera à cette contagion ? Les trois beaux-fils de José Maria de Heredia s'y abandonnent avec une sorte de volupté dionysiaque, chacun se choisissant son canton : Henri de Régnier, le Grand Siècle, Pierre Louys, l'antiquité grecque et Maurice Maindron, expert ès tournois, prouesses galantes et belles estocades, le temps des guerres de religion. Et la série continue...

Quels que soient les dons de composition et de style qu'avec de tels noms on y voie briller, le roman historique n'en est pas moins un genre faux et bâtard, frappé d'un vice originel et irrémédiable. En prétendant marier le roman et l'histoire, il les compromet également l'un et l'autre.

Ah ! Je sais bien tous les moyens qu'on invoquera pour soustraire cette sorte de monstruosité à la condamnation qu'elle mérite !

(1) Edmond et Jules de Goncourt. *Idées et sensations*. Paris 1875.

Le roman historique, diront ses avocats, popularise l'histoire. Il contribue à répandre, jusque dans les couches modestes de la foule, la connaissance et le goût du passé avec tout ce qu'une telle diffusion comporte de leçons salutaires. Il obéit ainsi au précepte fameux de Quintilien : « *Intelligentia hominum rempublicam facere* ».

A ce sophisme je réponds : non ! le roman historique ne propage pas l'histoire. Il la vulgarise, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il la dénature et la déforme. Il la travestit. L'histoire vit d'exactitude. C'est toute sa raison d'être. Elle ne s'accommode pas de la fantaisie, du dilettantisme, de l'à peu près.

Or, par le jeu même des forces d'imagination, d'invention et de fiction qu'il met en œuvre, le roman historique nous enveloppe d'un passé artificiel et fallacieux. Pour quelques reflets du temps jadis qu'il révèle à l'ignorant, que de bévues il propage, que d'erreurs il accrédite ! Dans son *Quentin Durward*, un des prototypes du genre, Walter Scott fait parler le flamand par les épais bourgeois de Liège qui usurpent la place des hardis charbonniers de Franchimont. A travers Philippe de Comines qu'il a lu en diagonale, il intervertit les personnages, les épisodes, les sentiments du drame le plus pathétique des annales liégeoises.

Et quel carnaval que l'histoire de France telle que le roman historique prétend nous la révéler, depuis Ponson du Terrail dont les chevaliers annoncent pompeusement qu'ils « partent pour la Guerre de Cent ans », jusqu'aux anachronismes d'Alexandre Dumas qui habille un siècle avec les vêtements d'un autre, nous donnant du passé une vision aussi illusoire que le bric à brac de certains cabarets montmartrois avec leurs tapisseries de haute lisse en chiendent, leurs vitraux en décalcomanie et leurs panoplies en papier mâché !

Alexandre Dumas... Voici bien l'épigone du genre. Ecoutez avec quelle désinvolture, — j'allais dire : avec quel cynisme — il prétend accommoder le passé aux inspirations de sa verve truculente : « On peut violer l'histoire, proclamait-il, mais à condition de lui faire un enfant ! »

Bel enfant en vérité qui se glisse dans la vie sous un faux état-civil !... Certes, ses récits ont amusé des générations de lecteurs. Et je me suis laissé dire que de graves magistrats et des hommes d'État y prenaient encore plaisir. Mais quel miroir déformé il nous offre de la réalité d'une époque, de ses personnages, de son langage ! Ne pourrait-on la croire extraite du *Roman chez la Portière* d'un Henri Monnier, cette apostrophe de Marie-Antoinette s'adressant à Jeanne de Lamothe : « Voyons, où en êtes-vous de vos affaires ? » Puis, voici le Cardinal de Rohan qui enchérit sur le style de la Reine : « Vous êtes née Valois ? » demande-t-il à Madame de Lamothe. — Valois, oui, Monseigneur. — Grand nom ! dit le Cardinal, en croisant les jambes ».

C'est à cette mascarade que nous devons tout un cortège de figures déformées : un faux Louis XI, un pseudo Père Joseph, un simili Philippe II auxquels les historiens de la stricte observance essaient ensuite, sans y parvenir, de restituer leurs véritables visages.

Ajouterai-je que cette adultération du passé n'est pas imputable toujours à l'insouciance ou à l'ignorance du romancier. Souvent, elle est préméditée. Lorsqu'elle sollicite ou lorsqu'elle déguise la vérité de l'histoire, c'est au bénéfice d'une thèse politique ou philosophique, c'est pour servir des passions partisans. Barbey d'Aurevilly, chez qui l'absence de mesure était péché d'habitude, n'a pas manqué, dans ses récits de Chouans, avec son goût pour l'emphase et la fougue de sa sensibilité, de prêter à ses héros toute la gamme de ses préjugés réactionnaires, et son *Chevalier des Touches*, sous couleur de roman historique, est un étincelant pamphlet antirépublicain.

A l'autre pôle de l'opinion, pourquoi n'invoquerai-je pas l'ouvrage devenu classique où Charles Decoster s'est emparé d'un joyeux drille de la légende germanique pour faire de ce farceur populaire le Tyrtée de la Libre Pensée ? Voulez-vous remonter à la genèse de son Tiel Ulenspiegel, voulez-vous analyser les tableaux lyriques et les commentaires où il fait à sa façon l'histoire de nos troubles du seizième siècle en un style archaïque renouvelé des *Contes drôlatiques*

de Balzac ? Vous y percevrez l'écho direct des querelles qui, aux années 1860, mettaient aux prises les loges maçonniques et les six Malou, la *Flandre libérale* et le *Bien public*, les Gueux et le « Popenras ». — « C'est la Bible flamande, proclame Camille Lemonnier. C'est le livre patrial ». Voilà sans doute ce que l'auteur a voulu nous faire croire. Mais voici ce que lui rétorque un de ses admirateurs qui se montre plus clairvoyant : « On a le droit de trouver, écrit Romain Rolland, qu'à cette Bible des Flandres manque une moitié de l'âme des Flandres : la Flandre de Ruysbroeck, la Flandre de Memlinck, la Flandre des mystiques, des béguines, des splendides églises et des peintures dévotes. Où les Saints ? Où la Madone ? Où le Christ ? Où même Dieu ? » (1).

Et c'est ainsi que le lecteur moyen, dans l'instant même qu'il croit s'initier au passé, tout séduit qu'il est par l'enchantement d'une promenade littéraire, devient, sans qu'il s'en doute, une proie facile pour les factions et les partis qui agitent le forum autour de lui et auxquels il croyait bien avoir échappé. Au timon du char qui l'entraîne au pays des ancêtres, il n'a vu que la muse de l'histoire, la déesse de l'impartialité sereine. Mais les Furies de la politique sont attelées aux côtés de l'adorable Clio, — et ce sont ces Furies qui mènent le train.

Ne justifiât-il point de tels griefs, et à supposer même qu'il respectât scrupuleusement la vérité des faits et le climat d'une époque, encore faudrait-il, Messieurs, dans l'intérêt d'une culture intellectuelle désormais soucieuse du bien commun, condamner le roman historique.

Il n'est pas bon, aux heures où nous sommes, d'encourager plus que de raison l'exode des esprits et de leurs curiosités dans le passé. Déjà le public n'est que trop enclin à s'évader du présent et à se détourner de ses durs devoirs. Devant l'avenir qui réclame son effort, il éprouve une sorte de peur

(1) Romain Rolland. *Compagnons de route* (Essais littéraires). Paris, Éditions du Sablier, 1936.

obscur, à la façon d'un troupeau qu'on veut faire monter dans un wagon. Le rôle des écrivains n'est pas d'exiler notre jeunesse dans la région du souvenir et dans ses nostalgies ni de leurrer ses virtualités d'action par les duperies de ce qu'on appelle complaisamment « le bon vieux temps ». Seules la faiblesse et la lâcheté résignée y trouveraient leur compte... Il voyait juste le grand poète américain Longfellow quand il chantait dans son *Psalm of Life* : « Laissons donc le passé ensevelir ses morts. Agissons ! Agissons dans le présent qui vit, avec le cœur dans nos poitrines et le ciel sur nos têtes ! ».

Qu'au lieu de remuer d'antiques grimoires et d'exhumer des cadavres qui ont droit à la paix, qu'au lieu d'entretenir en soi-même et en ses lecteurs cette anémie de l'imagination à laquelle l'expose le document archéologique, que le romancier exploite plutôt ce champ immense qui est le sien : l'observation des mœurs, des caractères et des passions qui s'agitent autour de lui. Qu'il enchaîne et commente les faits dont il est le témoin. Qu'il communique à ses fictions et à ses figures une réalité humaine et actuelle. Qu'il cesse de travailler dans le vieux ! Qu'il travaille dans le neuf et dans la vie !

Le rôle du romancier n'est pas celui d'un archiviste ou d'un brocanteur. Aux historiens, l'histoire. Aux romanciers, le roman. Aux uns la science du passé. Aux autres l'art d'observer d'analyser, d'exprimer le présent. « A chacun, son métier » dit un vieux proverbe... Vous connaissez le reste, Messieurs, et vous ferez justice.

* * *

La parole est à la défense :

Messieurs. Si profond que soit mon désaccord avec mon éminent adversaire, je veux rendre tout d'abord hommage non seulement à une éloquence dont je ne puis songer à égaler la maîtrise, mais aussi aux intentions dont son brillant réquisitoire est — comment dirais-je ? — pavé.

M. l'accusateur public veut ramener plus de régularité et de discipline dans la production littéraire. Il veut sauvegarder la foule des lecteurs contre des aberrations dont elle est la victime. Il veut débarrasser les jardins de l'intelligence des ronces, de la folle avoine et des limaces qui les envahissent...

Certes, voilà un souci méritoire et auquel les gens de goût ne peuvent qu'applaudir. Il s'insurge contre les excès du romantisme et les méfaits qu'il a prolongés jusque dans notre génération. C'est son droit. Mais quand il prétend, de ce chef, élever des cloisons étanches entre l'œuvre d'érudition et l'œuvre d'imagination, entre l'histoire et le roman, quand il veut interdire à celui-ci d'empiéter sur celle-là et qu'il postule de votre haute juridiction une condamnation brutale et sommaire du roman historique, je m'insurge et je m'indigne ! En toute confiance je vous demande de ne pas succomber aux confusions qu'il a créées lui-même dans son zèle à rétablir le bon ordre.

Tout l'édifice de dialectique qu'il vient de construire repose sur une base unique dont il me sera aisé de démontrer la fragilité.

Appliquant au domaine de l'esprit les théories de l'histoire naturelle, et de même que Cuvier a érigé en doctrine la fixité des espèces, l'accusation étend cette loi discutée aux créations de l'intelligence, et d'une telle assimilation, il conclut à l'imperméabilité des genres.

Puisque mon éminent adversaire s'est réclamé, non sans insistance, de sa mission de faire respecter les normes et de confiner chacun en sa place, oserais-je dire que c'est de sa part un singulier dérèglement de l'ordre que de vouloir appliquer aux lettres les méthodes et les formules qui peuvent convenir au laboratoire et à l'amphithéâtre ?

Déjà, Octave Pirmez s'élevait, dans ses *Heures de philosophie*, contre « ces anatomistes de l'art qui s'ingénient à comprendre par leur esprit des choses de pur sentiment », et tout récemment, un docte ouvrage, dû à deux historiens notoires, dénonçait la même équivoque : « Non. La sociologie n'est pas le prolongement de la biologie. L'évolution

des sociétés ne se produit pas sous l'action des mêmes causes que l'évolution animale » (1).

Mais à accepter même que le critique littéraire puisse opérer à la manière de l'entomologiste ou du botaniste, serions-nous en droit de conclure à l'immuabilité des genres ? Comment nier, lorsqu'il s'agit des œuvres de l'esprit, certains phénomènes de transformisme dus aux influences du temps, des lieux et de la mode ? Brunetière que l'accusation a appelé à la rescousse n'a nullement voulu figer les genres littéraires dans un cloisonnement inexorable. Son « *Darwinisme littéraire* » étudie, à la façon des transformations d'un organisme naturel, toute l'évolution de la tragédie depuis le *Cid* jusqu'à nos jours. Après quoi, s'attaquant au destin de la poésie lyrique, il nous invite à découvrir en Victor Hugo l'héritier de Bossuet, et en Musset celui de Massillon. Nous voici loin de l'imperméabilité !

Messieurs, sans nous attarder à ces extravagances et à ces jeux d'école, mesurons plutôt le profit que des historiens, tout comme les romanciers, ont tiré de la migration entre l'histoire et le roman de certains principes qui caractérisent ces deux genres et leurs vocations respectives. Aussi longtemps qu'elle s'est bornée à tenir registre des institutions et des événements, l'histoire est demeurée froide et incolore. Puis, elle a compris que sa tâche n'était pas seulement d'inventorier le passé, de relater des délibérations diplomatiques, de décrire des opérations militaires, de tracer la biographie des grands hommes, ni même de révéler, à la lumière de documents plus ou moins abondants, les conditions d'existence du peuple, ses façons de penser, de sentir et d'agir. Elle ne s'est plus résignée à la simple érudition et à la sécheresse des nomenclatures. Elle a voulu reconstituer l'homme et la vie... Mais aussitôt que la précision documentaire s'arrête, il lui faut bien deviner la suite, découvrir les mobiles, dissiper les brouillards. Dès lors, elle a fait appel à l'intuition, c'est-à-dire à l'imagination, estimant, comme le

(1) Langlois et Seignobos. *Introduction aux Sciences historiques*. Paris, 1894.

déclare Henri Pirenne, que « sans l'hypothèse et la synthèse, l'histoire reste un passe-temps d'antiquaire ». A partir du moment qu'elle sort des textes et des dates, elle entre dans le domaine de la conjecture et de l'à peu près. Condamneriez-vous l'historien à demeurer inerte et muet devant l'inconnu ? A la pénurie des matériaux, parfois à leur encombrement qui l'étouffe, il doit, s'il veut comprendre et faire comprendre une époque ou un personnage, suppléer par un peu de lui-même. Il doit ajouter à ses recherches quelque chose de subjectif : sa propre faculté créatrice. Il doit insuffler sa propre inspiration à la statue qu'il veut animer. L'histoire devient ainsi, comme le roman, la rencontre d'un fait et d'un tempérament.

Ce tempérament sera tantôt lyrique comme celui d'un Carlyle, visionnaire comme celui d'un Michelet, aventureux comme celui d'un Ferrero, concentré comme celui d'un Bainville. Et c'est l'intervention du génie propre de chacun, c'est la mise en œuvre de sa sensibilité et de son imagination, — facultés dont un botaniste ou un mathématicien peuvent très bien se dispenser, — qui justifie cette définition de Léon Leclère : « L'histoire n'est pas seulement une science. Elle n'est pas seulement un art. Elle est à la fois une science et un art » (1).

Ah ! certes, cette rencontre d'un tempérament et d'un fait ne va point sans risque. L'exactitude doit demeurer en effet la loi foncière de l'histoire et toute sa raison d'être. « *Ne quid falsi dicere, ne quid veri tacere audeat.* » Et je comprendrais fort bien que M. l'accusateur public, qui s'en prend avec tant d'injustice au roman historique, eût songé plutôt à rappeler aux exigences de leur métier tels ou tels historiens qui, pour avoir côtoyé de trop près la fable, glissent dans l'histoire romancée ? On pourrait être sévère par exemple pour *L'incomparable Ulysse* de Victor Bérard, « un peu pirate et levantin, qui sent l'écume et le goudron et dont le sillage est redevenu visible de calanque en calanque,

(1) Léon Leclère. *L'histoire est-elle une science ?* Lecture faite à la séance des trois classes de l'Académie Royale de Belgique du 19 janvier 1942.

de rade en promontoire, à la lumière des instructions nautiques, comme se retrouvent sur une plage les pas d'un homme dans le sol imprimés... Cependant, cet helléniste ingénieux lançait avec fougue la thèse dans l'hypothèse... Son ardeur à nous rendre le pur Homère et l'Ulysse vrai retailait fort le poème, tant elle en arrachait d'interpolations présumées » (1).

On pourrait citer à votre barre un Emile Gebhardt qui n'a cessé de fréquenter les gens et les choses du Quattrocento et qui passe de l'histoire au roman avec une si souple aisance, qu'il est souvent difficile de distinguer, dans ses œuvres séduisantes, ce qui relève de la vérité authentique et ce qui ressortit à la fiction. Cherchez-leur chicane. Je n'y trouverais rien à redire. Mais je ne puis concevoir qu'ayant si grande indulgence pour les audaces de nos historiens en tolérant que des savants dont le métier est d'être exacts fassent la part si large à l'imagination, vous réserviez toutes vos foudres pour des romanciers dont le domaine est la vie de toute l'Humanité et que vous leur fassiez défense d'explorer le passé et de recourir à l'érudition pour y avoir accès.

« A quoi sert-elle, l'histoire ? A nous faire vivre. » (2). S'il en est ainsi, si l'histoire est moins un observatoire qu'une école, quel abus voyez-vous à ce qu'un romancier, sous la réserve de demeurer véridique, bien entendu, — et j'abandonne volontiers à vos rigueurs les Ponson du Terrail et leur séquelle, — répande le sens du passé dans l'âme du peuple qui lit et y fasse pénétrer du même coup plus de sagesse ?

De la vulgarisation ! dites-vous avec une moue de dédain... Faut-il donc réserver à quelques mandarins les richesses de méditation dont l'histoire est gonflée et comptez-vous pour rien cette culture extensive des intelligences qui peut éveiller des vocations et préparer de nouvelles découvertes ?

(1) André Rousseaux. *Le Monde Classique*. Paris, Albin Michel, 1941.

(2) A. de Monzie. *Pétition pour l'histoire*. Paris, Flammarion, 1942.

Des vocations ? Vous rappellerai-je cette confiance d'Augustin Thierry, révélant que c'était la lecture d'*Ivanboë* qui lui avait inspiré l'idée d'écrire *La Conquête des Normands* ?.. Des découvertes ? Avez-vous oublié à quel point le succès de la *Fabiola* du cardinal Wiseman a encouragé les fouilleurs des Catacombes ?... Si j'osais invoquer mon modeste témoignage, vous confesserai-je que je n'ai bien compris la Renaissance italienne dans son climat orageux et pathétique qu'après avoir connu deux romans historiques qui en recomposent le climat à merveille : *Romola* de George Eliot et *La Résurrection des dieux* de Merejkovski. Après une telle initiation, je n'en ai que mieux goûté les savants ouvrages de Burckhardt et de Funck-Brentano consacrés à la même période.

Voulant faire flèche de tout bois, n'avez-vous pas reproché au roman historique, parce qu'il attire ses lecteurs dans la vie du passé, de les détourner des soucis et des devoirs du présent et de favoriser l'anémie d'imagination qui nous guette !... On pourrait tout aussi justement retourner votre grief et faire au roman historique le reproche d'allumer imprudemment le feu des ambitions, des passions et des aventures... Je veux vous en citer un curieux exemple. Il s'agit de l'équipée de la duchesse de Berry débarquant en France au printemps de 1832 et organisant en Vendée le coup de main qui devait d'ailleurs si mal finir pour elle et ses partisans. Dans les *Souvenirs* publiés à ce propos par un gentilhomme breton (1), j'ai lu que la duchesse, cachée à Nantes dans une maison amie, trompait son ennui en dévorant *Rob-Roy* et *Kenilworth*. Elle y retrouvait sa propre histoire dans les exploits que Charles-Edouard avait suscités en Ecosse. « Les figures de Diana Vernon, d'Alice Lee et de Flora Mac Yvor avaient longtemps flotté dans ses rêves. Il lui avait paru malgré tout, malgré les objections et les conseils des bonnes têtes, qu'il serait beau de renouveler en plein XIX^e siècle les romantiques prouesses des Cavaliers

(1) Vicomte E. Siec'Han de Kersabien. *Récits et souvenirs de famille*. Nantes, Lebares et Lanoé-Mazeau, 1896.

et des Jacobites ». Et les *Mémoires d'outre-tombe* confirment ce souvenir de façon très précise. Châteaubriand y raconte qu'à la nouvelle de l'arrivée de la duchesse de Berry en Vendée, le comité royaliste de Paris s'était rassemblé. « Tandis que nous discourions, dit-il, arrive de Nantes un capitaine qui nous apprend le lieu habité par l'héroïne. Le capitaine est un beau jeune homme brave comme un marin, original comme un breton. Il désapprouvait l'entreprise. « Si Madame ne s'en va pas, il s'agit de mourir, et voilà tout. Et puis, Messieurs du Conseil, faites pendre Walter Scott, car c'est lui qui est le vrai coupable » (1).

Mais le roman historique fait bien autre chose que de développer chez tel ou tel de ses lecteurs le goût de l'action ou de l'aventure. Plus d'une fois, par la vivante évocation des fastes et des épreuves de son passé, il a éveillé en une nation entière la conscience de sa personnalité. Ces récits aimés par la jeunesse ont embrasé les générations nouvelles d'une atmosphère où respirait l'âme des aïeux. Sur l'horizon des peuples ils ont allumé, comme un grand feu toujours flambant, l'aspiration vers la gloire, noble aiguillon des courages et des sacrifices.

Qui dira, par exemple tout le rôle qu'une pléiade de romanciers historiques dont Henri Sienkiewitz, — le Sienkiewitz de *Par le fer et le feu*, — est sans doute le plus célèbre, a joué dans le sursaut de l'âme polonaise et dans la résurrection de cette nation héroïque ? Nous connaissons trop mal la littérature de certains peuples que leurs grands frères appellent des États à intérêts limités. C'est pourquoi nous ignorons à quel point les œuvres de Steyan Zagertchinov ou de Fanny Popova Montafova ont rendu familiers à la nation bulgare les arcanes de son prestigieux passé, contribuant ainsi à donner à tous les enfants de son sol le sens de leur solidarité beaucoup mieux que ne l'eussent fait toutes les cantates officielles ou toutes les publications statistiques. Nous soupçonnons à peine tout ce que le patriotisme

(1) Châteaubriand. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V. Paris, 1849.

norvégien doit aux romans historiques de Sigrid Undset qui a su faire palpiter le cœur même de ce lointain pays du Nord et reconstituer dans les tableaux et les mœurs d'un passé vieux de cinq siècles, le jeu des sentiments et des passions de tousjours.

A ne pas nous éloigner de notre propre sol, nierez-vous l'influence que les œuvres de Henri Conscience, — et parmi elles *Le Lion de Flandre*, — ont exercée sur le réveil de tout un peuple auquel ce noble et fécond écrivain a appris à lire ? M. l'accusateur public a été singulièrement sévère pour l'*Ulenspiegel* de Charles Decoster et ce qu'il a dit de la genèse de ce grand livre n'est en tout cas pas complet. Oui, cet ouvrage reflète les querelles partisans du temps où il fut composé, mais il n'en traduit pas moins, en sa fougue dramatique, le tempérament, le caractère, les vertus et les défauts de ce peuple belge enfin rendu à lui-même. Certes, le mysticisme y demeure voilé. Mais tout notre peuple y a reconnu sa haine du despotisme, sa soif de liberté et d'indépendance, son endurance jusque dans la torture. C'est parce qu'il a jugé que toutes ces facultés avaient connu leur paroxysme au siècle des luttes religieuses que Charles Decoster a choisi cette époque dont le souvenir hantait aussi, à ses côtés, tant d'artistes, inspirant notamment à De Biefve son *Compromis des Nobles* et à Louis Gallait ses *Têtes Coupées*.

Georges Doutrepoint, qui a consacré une étude très nourrie à l'analyse des rapports de la Littérature et de la Société, n'a pas manqué de signaler cet élan d'attention qui s'est porté dès le lendemain de 1830 vers le gouvernement du duc d'Albe et qui tourna à une sorte d'obsession : « Les deux comtes d'Egmont et de Hornes et leurs valeureux compatriotes, écrit-il, ont paru et reparu sur la scène avec leurs ennemis, entre autres dans les drames de Félix Bogaerts, O. Janety, Ferd. Jamot, P. Dussaux, Hippolyte Romain, Thil Lorrain, A. Michiels, Ad. De Page, Henri Samuel, Arsène de Noué, Auguste Boussonier, Charles Potvin, Louis Labarre, Maurice Du Chastel, Hyacinthe Kirsch. Ce sont là des auteurs obscurs (à la réserve peut-être de

Potvin, et encore !), obscurs comme leurs drames. Le public d'aujourd'hui, surtout de France, peut les ignorer les uns et les autres, comme il peut laisser dans leur oubli les romans d'histoire nationale sur le XVI^e siècle qui furent signés par l'un des dramaturges précités, Bogaerts, par Maurage, Saint-Genois, Moke, L. Claes, Victor Joly. Pour ce siècle, on n'a plus guère à confier à la mémoire générale que l'*Ulenspiegel* (1867) de Charles Decoster. C'est le seul récit qui mérite d'échapper à l'oubli. Cependant, l'effort collectif peut être retenu et l'on a un curieux indice de préoccupations nationales dans le succès du drame et du roman, ainsi inspirés chez un peuple dont le patriotisme après 1830 ne demandait qu'à être exalté par des tableaux et des narrations historiques » (1).

L'exaltation du patriotisme... C'est bien cela. Et quiconque reconnaît le patriotisme comme un rapprochement fécond des hommes dans l'énergie, dans la fraternité, dans le progrès, reprochera-t-il au roman historique d'en avoir entre-tenu ou ranimé l'ardeur ?

C'est affaire de propagande, dira-t-on. Ce n'est pas le rôle de la littérature... Pourquoi donc ? si le romancier a fait véritablement œuvre d'art, s'il a su rester lui-même dans son évocation du passé, s'il a su créer des personnages vivants, en obéissant au fameux précepte de Montaigne : « Pour moi, je me plante en sa place, j'essaie de chausser mon âme à son biais ».

A étudier l'histoire du roman au XIX^e siècle, comment n'être pas frappé par le renouveau que le roman historique a apporté à un genre qui risquait de s'épuiser dans la répétition et la routine ?

Les auteurs de romans allaient-ils être condamnés à refaire à perpétuité la *Princesse de Clèves* ou *Manon Lescaut*, à tourner et retourner en tous sens les thèmes sempiternels de l'amour ?...

(1) Georges Doutrepoint. *La Littérature et la Société*. Mémoires de l'Académie royale de Belgique, t. XLII, Bruxelles 1942.

Mais un champ immense s'est ouvert à leurs visions et à leurs affabulations lorsqu'ils ont compris ce mot de Guizot : « On veut du roman. Que ne regarde-t-on de près à l'histoire ? ».

Depuis que les romanciers ont vu élargir de la sorte leur horizon, nous avons assisté à l'avènement d'écoles et de formes inédites : le roman naturaliste, le roman psychologique, le roman scientifique, le roman judiciaire, le roman exotique, le roman policier, que sais-je encore ? Aux explorateurs du passé et du présent, se sont joints les visionnaires de l'avenir, et les romans d'anticipation ont connu, avec Wells ou Hugh Benson, un succès à peine ralenti par l'extraordinaire d'événements plus audacieux encore que ne l'avaient été leurs pronostics... Allez-vous proscrire toute cette floraison et en appauvrir la vie des lettres ? Et pourquoi donc vous en prendriez-vous au seul roman historique ? De quel droit voudriez-vous priver notre humanité toujours en quête de nouveaux paradis des richesses d'un genre auquel nous devons d'incontestables chefs-d'œuvre ?... Mais je vous fais injure, Messieurs de la Cour, en imaginant une telle perspective ! La poursuite actuelle dont le roman historique est seul l'objet et qui tend à le discréditer si injustement, n'est pas seulement une erreur. Elle est une faute et une faute qui est de nature à préjudicier à son bon renom. C'est pourquoi je vous demande, non seulement d'en débouter M. l'accusateur public, mais de le condamner aux dommages de rigueur pour procès téméraire et vexatoire.

* * *

La Cour tente un essai de conciliation :

Ecartons d'abord, si vous le voulez bien, la demande reconventionnelle du chef d'action téméraire et vexatoire. La peine que le défenseur a prise pour disculper son client et l'abondance même des moyens auxquels il a cru devoir recourir prouvent à tout le moins que la question soulevée par M. l'accusateur public n'est point de celles qui appellent

une réponse immédiate et évidente. Il n'était donc pas inutile de soumettre le problème du roman historique à un débat contradictoire, ne fût-ce que pour offrir l'occasion d'éclaircir les malentendus qui l'ont obscurci. Des malentendus résistent mal à un commun effort de vérité entrepris dans le calme et la bonne foi. Et c'est en les conviant à un tel effort que la Cour, agissant en amiable compositeur, veut essayer d'accommoder les deux parties en cause.

Reconnaissons ensuite les uns et les autres que l'histoire et le roman sont des genres différents, ce qui n'exclut nullement entre eux des contacts et même des échanges. L'historien peut recourir à l'imagination, mais sans lui immoler jamais la vérité. Il doit demeurer l'esclave de l'exactitude. Quant au romancier, pourquoi ne puiserait-il pas dans l'histoire ? S'il est curieux de l'esprit et des mœurs d'une époque disparue, pourquoi ne mettrait-il pas à profit les trésors de l'érudition historique pour revivre le passé ?... Mais à une condition toutefois, une condition qui domine tout le problème : c'est qu'il fasse œuvre d'artiste et non de pédagogue, œuvre littéraire et non œuvre didactique.

Cette condition s'impose à ce point que le roman historique perd quelque chose de sa valeur émotive, en dépit de tout le talent de l'auteur, s'il fait la part trop grande à la révélation des événements politiques ou militaires, à la reconstitution minutieuse des détails de la vie privée ou publique du temps jadis.

A propos de *Salambô*, Faguet a très finement noté que « le roman historique n'intéresse qu'autant que l'époque où il est placé nous est connue déjà et qu'autant que les événements qui s'y déroulent engagent une de nos passions soit éternelles, soit contemporaines et l'émeuvent très fortement. Si l'époque n'est pas assez connue, il nous instruit trop pour nous émouvoir » (1).

Ce qui est vrai de *Salambô*, se vérifie à fortiori pour *Vamireb* et les autres romans des âges primitifs auxquels

(1) Emile Faguet. *Les grands écrivains français*. Paris, Hachette, 1899.

s'est complu la virtuosité des frères Rosny. Et pour la même raison secrète, et parce que le roman est inséparable de la fiction, le lecteur n'y cherchera jamais, sous prétexte de reconstitution historique, la mise en scène de personnages et d'événements qui sont familiers à tout le monde. Louis Maingren, un critique de valeur, a compris cette nuance en recommandant que dans le roman, « les grandes figures de l'histoire demeurent à l'arrière-plan et que leur ombre seule plane sur l'œuvre, de peur qu'en les faisant intervenir dans l'action et d'une manière indiscrete, elles ne viennent nuire à la vraisemblance » (1).

Que le romancier historique fasse avant tout œuvre d'art. Et nous ajoutons : qu'il reste toujours fidèle à la vérité psychologique. Dans le décor qu'il compose, sous le costume dont il revêt les héros de son intrigue, — et ce décor et ce costume peuvent être assurément une reconstitution savante du passé, — il faut dans tous les cas que l'homme apparaisse, l'homme universel, l'homme de tous les temps. « L'homme au premier plan. Le reste au fond » (2).

C'est à cette conclusion que la Cour vous invite. Laissons la vie sauve au roman historique. Qu'il n'hésite point à nous entraîner dans le passé, mais que ce soit pour y faire vivre, avec les ressources de l'art et du style, l'homme de jadis qui reste l'homme d'aujourd'hui. Le moindre élan de passion, le moindre battement de cœur, une larme furtive, un rire bienfaisant le justifieront bien mieux que les plus lourds échafaudages d'arguments.

Et puisque les deux parties ont été prodigues à l'envi de citations et d'autorités, nous voudrions, pour finir, les engager à méditer ce qu'écrit Molière dans sa *Critique de l'École des Femmes* en réplique à Lysidas qui « s'offre à trouver partout cent défauts visibles ». Il lui répond tout ingénument par la bouche de M. le Chevalier : « Laissons-nous

(1) Louis Maingren. *Le Roman historique à l'époque romantique*. Paris, H. Champion. 1912.

(2) Victor Hugo. *Notes sur Ruy Blas après la première reprise du 8 novembre 1838*.

aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles et ne cherchons pas des raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir ».

C'est ainsi que parle le bon sens. Si le roman, historique ou non, nous émeut dans nos meilleures fibres, il aura obéi à la loi de la littérature... Et tout le reste est logomachie.

CHRONIQUE

MESURES D'ORDRE

Sur la proposition de M. Georges Rency, directeur en exercice, la Commission administrative a décidé, le 30 septembre 1944, de charger une commission d'enquête d'examiner le cas de certains membres de l'Académie durant l'occupation.

Elle a composé cette commission des membres les plus anciens des deux sections : MM. Carton de Wiart, Albert Mockel, Valère Gille, Gustave Charlier et Lucien-Paul Thomas.

En sa séance du 21 octobre, l'Académie a été saisie du rapport de cette commission. Adoptant les conclusions de ce rapport, elle a voté l'ordre du jour suivant :

« L'Académie prononce l'exclusion de M. Horace Van Offel, qui a notoirement servi les desseins de l'occupant.

» L'Académie, sans méconnaître les intentions de M. Henri Davignon regrette qu'il ait commis l'imprudence d'accepter de siéger au nouveau Conseil culturel qui fut nommé sous la pression de l'occupant et qui, d'ailleurs, n'a nullement servi les intentions de celui-ci. Elle estime, d'autre part, que M. Davignon a commis une faute, qu'il considère lui-même comme une erreur, en collaborant, par un article littéraire, au numéro de Noël 1940 du *Nouveau Journal*, consacré à Léopold I^{er}.

» L'Académie considère que Mme Marie Gevers a commis une faute en se prêtant à la réédition de certaines de ses œuvres par une maison connue pour ses relations avec l'ennemi. Elle regrette, d'autre part, que Mme Marie Gevers ait manqué de prudence dans ses relations avec des journalistes à la solde de l'occupant. »

LE BUREAU

En sa séance de novembre, l'Académie a élu, en qualité de directeur, M. Gustave Charlier; en qualité de vice-directeur, M. Charles Bernard.

LA COMMISSION ADMINISTRATIVE

La Commission administrative pour l'année 1945 est ainsi composée :
MM. Gustave Charlier, directeur; Charles Bernard, vice-directeur;
Gustave Vanzype, secrétaire perpétuel; Maurice Delbouille et Firmin
van den Bosch, membres.

TABLE DES MATIÈRES

La publication du *Bulletin* a été interrompue en juillet 1943. Elle n'a été reprise qu'en octobre 1944.

TOME XXII (1943-44)

Communications

| | |
|---|-----|
| <i>Antoine et l'Evolution du Théâtre français.</i> Lecture par M. Gustave Vanzype | 23 |
| <i>Quelques lettres inédites de Georges Rodenbach au sujet du « Voile ».</i> Communication de Mme Bodson-Thomas..... | 49 |
| <i>De Charles De Coster à Dostoïewsky.</i> Lecture par M. Georges Rency | 55 |
| <i>Verlaine et la Belgique.</i> Lecture par M. Thomas Braun..... | 77 |
| <i>Le Procès du Roman Historique.</i> Lecture par le Cte Carton de Wiart. | 107 |

Rapports

| | |
|---|-----|
| Rapport du jury du Concours scolaire de 1943, par M. Henri Davignon..... | 5 |
| Rapport de la Commission de l'Édition de 1943, par M. Lucien Christophe | 11 |
| Rapport du jury du Concours scolaire de 1944..... | 101 |

Chronique

| | |
|---|-----|
| Le Centenaire de Camille Lemonnier..... | 104 |
| Le Prix Carton de Wiart | 105 |
| Le Prix Lucien Malpétuis..... | 105 |

| | |
|--------------------------------------|-----|
| La Commission de l'Édition | 105 |
| Hommage aux Écrivains disparus | 105 |
| Le Bureau | 106 |
| La Commission administrative | 106 |
| La Littérature wallonne | 106 |
| Mesures d'ordre..... | 127 |
| Le Bureau | 127 |
| La Commission administrative | 128 |

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

(Les publications de l'Académie sont en vente à «La Renaissance du Livre», 12, Place du Petit Sablon, Bruxelles).

Bulletin, t. I-XIX, 1922-1940.

Annuaire, 10 vol., 1928-1939.

Mémoires

Les Sources de « Bug Jargal », par Servais ETIENNE.

L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.

Charles De Coster, par Joseph HANSE.

L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.

Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.

Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeulz à Molière, par Marcel PAQUOT.

Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.

La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.

Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888, par François VERMEULEN.

Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt par Madeleine REICHERT.

Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse, par Louis MICHEL.

La Théorie de l'art pour l'art chez les Ecrivains belges de 1830 à nos jours, par Robert GILSOUL.

Le Parler de La Gleize, par Louis REMACLE.

Introduction à l'œuvre de Charles De Coster, par Léon-Louis SOSSET.

Les Proscrits du Coup d'Etat du 2 décembre 1851 en Belgique, par Georges DOUTREPONT.

Fernand Severin. Le Poète et son Art, par Elie WILLAIME.

Origines du Roman en France. L'évolution du sentiment romanesque jusqu'en 1240, par Maurice WILMOTTE.

L'Esthétique de Georges Rodenbach, par Anny Bodson-Thomas.

Textes anciens

Le Poème moral. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.

La Tragi-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

Renaut de Beaujeu. Le Lai d'Ignaure ou Lai du Prisonnier. Edité par Rita LEJEUNE.

Médecinaire Liégeois du XIII^e Siècle et Médecinaire Namurois du XV^e (Manuscrits 815 et 2769 de Darmstadt). Edités par Jean HAUST.

Rééditions

Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Edition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.

James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.

Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.

Charles DE SPRIMONT. — *La Rose et l'Épée*.

Edmond PICARD. — *L'Amiral*.

Louis BOUMAL. — *Œuvres* (publié par MM. Lucien Christophe et Marcel Paquot).